

Amandine Guillard

Université nationale de Córdoba

Que la mémoire parle ! La rupture du pacte de silence grâce au français dans *Manèges* de Laura Alcoba

Laura Alcoba, romancière, traductrice et éditrice d'origine argentine, s'est exilée en France avec sa mère à l'âge de 10 ans. Elle aurait pu ne jamais écrire *Manèges* (2007), *Le bleu des abeilles* (2013) et *La danse de l'araignée* (2017), trois titres souvent considérés comme une trilogie autofictionnelle sur l'exil et la dictature argentine qui a sévi entre 1976 et 1983. Elle aurait surtout pu l'écrire dans sa langue maternelle : l'espagnol. Le choix du français n'est pas anodin pour témoigner de cette période sombre de l'histoire argentine, dont le récit reste encore incomplet pour différentes raisons. L'une d'elles est le silence de certains survivants, traumatisés par une expérience marquée par la peur, la répression et la mort. Laura Alcoba fait partie de ces milliers d'Argentins qui se sont exilés pour fuir les persécutions, principalement en Europe et au Mexique. Un grand nombre d'entre eux a pris la parole et chacun l'a fait à sa manière : témoignage formel auprès d'un organisme des droits humains, ouvrage autobiographique collectif ou individuel, participation aux procès menés en Argentine contre les responsables dans le cadre des politiques publiques de mémoire instaurées par le gouvernement de Nestor Kirchner, à partir de 2003.

Laura Alcoba, elle, a décidé d'écrire son histoire en 2007, sous les traits de l'enfant qu'elle a été, se replongeant ainsi dans ce passé qu'elle s'était pourtant échinée à refouler. Pourquoi avoir patienté jusque-là ? Elle explique que cette prise de parole intervient, finalement, plus tôt que prévu puisque son idée première était d'attendre le décès des survivants de cette tragédie, afin d'éviter leur jugement. Écrire cette his-

■ Amandine Guillard – docteure en littérature latino-américaine de l'Université nationale de Córdoba, coordinatrice de l'Archive Virtuelle « Escritos en la prisión (1975-1983) » du Centre de Recherches Avancées de Córdoba, UNC, Argentine. Adresse de correspondance : Avenida Vélez Sarsfield 153, X5000JJB Córdoba, Argentina ; e-mail : amandine.guillard@hotmail.fr

ORCID iD : <https://orcid.org/0000-0002-0990-6488>

toire équivalait à « remuer » un passé douloureux, du moins pour les proches de l'auteure. C'était sans compter sur la conviction tardive qu'elle a ressentie de devoir écrire aussi, et surtout, pour eux.

C'est la récupération de la mémoire en espagnol et son passage à l'écrit en français dans *Manèges* (2007) qui nous interpelle ici. Pour parvenir à saisir ce processus, il nous faudra, dans un premier temps, revenir sur la nature du pacte de silence scellé en Argentine et en espagnol, pour comprendre, ensuite, pourquoi le français s'est érigé en langue de la renaissance dans *Le bleu des abeilles* (2013) et, plus tard, en langue du témoignage et de la délivrance.

1. Le scellage du pacte de silence en espagnol

Afin de comprendre ce retour tardif à la mémoire et le choix d'une prise de parole en français, il est impératif de revenir sur les origines du pacte de silence qui s'est imposé pour une question de survie dans un contexte de persécution politique. En tant que fille de militants de l'organisation Montoneros¹, Laura Alcoba vécut dans la clandestinité et changeait régulièrement de logement avec sa mère, jusqu'à leur installation dans ce qu'elle nommera « la maison aux lapins », où fonctionnait l'imprimerie clandestine de l'organisation, derrière la façade d'un élevage de lapins destinés à la consommation. Elle resta plusieurs mois dans cette maison et cohabita avec plusieurs membres de Montoneros avec qui elle créa des liens très forts, surtout avec Diana Teruggi. Tous ceux qui habitaient dans cette maison furent assassinés le 24 novembre 1976, lors d'un violent assaut mené par plus de 300 membres des forces armées à partir de l'obtention d'informations sous la torture (Valverde, 2012, p. 294-295).

Pendant cette période, elle se retrouve petit à petit isolée de tous les membres de sa famille. D'abord son père, à qui elle cessera de rendre visite en prison à cause des risques encourus ; ensuite ses grands-parents, qu'il devenait trop dangereux de fréquenter ; enfin, elle finira par quitter définitivement le système scolaire, de peur que soit révélée sa véritable identité. L'instauration du pacte de silence a donc été palliatif, à mesure que les situations dangereuses pour la sécurité de leur cellule militante se multipliaient. La grande maturité de Laura a très vite permis de l'inclure dans le groupe, même si parler de « permission » est erroné, dans le sens où le militantisme impliquait, par la force des choses, la famille au complet. Malgré une volonté de les épargner au maximum, les enfants, comme le témoigne *Manèges*, étaient entraînés dans la lutte contre la dictature, au même titre que leurs parents. C'est

1. Les Montoneros étaient une organisation politique militante associée aux luttes populaires du péronisme et guévarisme. Ils commettaient des actes de sabotage et de résistance au pouvoir autoritaire (Gillepsie, 1982, p. 70-118). L'autre grande organisation était le PRT-ERP (Partido Revolucionario de los Trabajadores-Ejército Revolucionario del Pueblo) d'idéologie proche du trotskisme.

d'ailleurs avec un aplomb décontençant que Laura démontre, dès les premières pages du livre, qu'elle connaît la teneur de son engagement :

Moi, on m'a tout expliqué. J'ai compris et j'obéirai. Je ne dirai rien. Même si on me tordait le bras ou qu'on me brûlait avec un fer à repasser. Même si on me plantait de tout petits clous dans les genoux. Moi, j'ai compris à quel point il est important de se taire. (Alcoba, 2007, p. 20)

La fonction emphatique du pronom personnel « moi » contraste avec le récit glaçant auquel s'oppose cette affirmation. Elle, elle ne commettra pas l'erreur du petit garçon qui, sachant à peine parler, a montré aux militaires l'endroit où ses parents cachaient des documents compromettants. La mère de Laura lui a raconté cette histoire dans le but de lui faire prendre conscience de la gravité de la situation et de l'implication inéluctable de chacun, tous âges compris. La relation causale dans la phrase qui clôt la description de l'épisode montre le degré de responsabilité que tous étaient censés assumer : « Ils sont tous en prison maintenant, tout ça *à cause d'un* petit garçon qui savait à peine parler. » (Alcoba, 2007, p. 20, nous soulignons). La relation de cause à effet établie par la mère et soutenue par Laura est révélatrice d'un contexte sous haute tension. Selon elles, c'est le petit garçon, maîtrisant à peine la parole, qui est à l'origine de l'emprisonnement de ses parents et qui devra donc porter à vie le poids d'une culpabilité sans nom ; à aucun moment le militantisme n'est évoqué comme la cause principale de la persécution du couple. Certes, ce récit a pour but d'inciter Laura à garder le silence en toutes circonstances, mais il a aussi comme effet d'inverser des rôles et de créer des liens logiques contre-nature. Au lieu de considérer le petit garçon comme une victime (contraint de vivre dans un contexte de terreur, avec des parents emprisonnés, voire assassinés), il est décrit comme le principal coupable, tandis que l'intervention des forces armées est reléguée au second plan.

Dans un contexte où la tension atteint son paroxysme, la peur du faux pas devient permanente. L'erreur humaine, qu'elle soit commise par un adulte ou un enfant a ainsi marqué les différents paliers qui ont mené au scellage définitif d'un pacte de silence paralysant. En ce sens, l'affirmation catégorique de Laura, qui dit avoir compris et obéira même si elle est sauvagement torturée, relève de la conviction et non de l'expérience. Il est évident qu'elle répète un discours que lui ont préalablement inculqué les membres de l'organisation Montoneros qui abhorraient la trahison, quitte à se sacrifier (Longoni, 2007, p. 131). Ce devoir sacrificiel est le même qui obligeait chaque militant à porter une fiole de cyanure en cas d'arrestation, pour éviter de parler sous la torture (2007, p. 131), le même qui a donné lieu à une dichotomie socialement répandue : celle qui oppose le héros (mort pour la cause révolutionnaire) au traître (survivant pour avoir dénoncé des compagnons).

C'est à partir de cette binarité que le roman justifie le pacte de silence et le mutisme dans lequel Laura finit par plonger. À mesure que les situations à risque se répètent et que certains adultes la réprimandent – parfois violemment –, elle en vient à nuan-

cer ses convictions de départ. Le recours à la négation et aux expressions auto-dévalorisantes abondent en ce sens : « J'ai mis tout le monde en danger » (Alcoba, 2007, p. 75) ; « Je comprends que ce que j'ai fait est très grave. Je ne suis décidément pas à la hauteur. » (2007, p. 110) ; « Dans ma tête, je sens une grosse boule vide. Creuse. » (2007, p. 111). L'atmosphère pesante ressentie dans « la maison aux lapins » devient de plus en plus suffocante à partir du coup d'État du 24 mars 1976, qui accélère une persécution politique déjà en vigueur.

Plusieurs épisodes ont donné lieu à des remontrances agressives, notamment lorsque l'Ingénieur découvrit, par hasard, que Laura se rendait à l'école sous une fausse identité, mais avec un vêtement étiqueté du véritable nom de son oncle, ce qui lui provoqua une crise de rage : « mais putain, cette gamine va tous *vous* faire assassiner » (2007, p. 109-110, nous soulignons.). Dans cet extrait, le choix du pronom complément d'objet direct est interpellant car il montre que l'Ingénieur ne s'inclut pas dans le groupe de personnes susceptibles d'être assassinées, ce qui augure la fin du roman où est révélée l'identité du « traître », qui n'est autre que lui-même. Est-ce une volonté de la narratrice de dénoncer la pression de l'Ingénieur, qui l'a accusée de mettre le groupe en danger alors qu'elle n'était qu'une enfant ? Et ainsi, par ce biais, de prouver qu'elle n'a été en rien responsable de l'assassinat des membres de l'organisation ?

S'il est vrai que l'écriture permet à l'autrice de s'affranchir d'une culpabilité qu'elle a clairement ressentie pendant cette période (et qu'on lui a ouvertement transmise), il ne semble pas juste s'agir de s'en libérer, mais surtout de la transférer sur la figure de l'Ingénieur, dans les derniers chapitres. Or, cette démarche n'est pas sans générer une certaine controverse et alimente la dichotomie héros-traître présente dans le roman et dans une certaine littérature post-dictatoriale argentine². D'ailleurs, la description et l'évolution des personnages, tant physique que psychologique, anticipe de façon déterministe, presque fataliste, le sort de chacun. Dans *Manèges*, les militants-héros meurent le jour de l'assaut (hormis Cacho qui était absent ce jour-là mais est assassiné quelques mois plus tard), et ceux qui ont survécu sont soit des traîtres (l'Ingénieur), soit des personnages secondaires. La figure de la mère en est l'illustration troublante. Elle joue un rôle en arrière-plan, même lors des réprimandes que subit Laura, sauf une où c'est elle qui la gronde et pendant laquelle elle est décrite comme « très en colère » (Alcoba, 2007, p. 73). Cet emportement soudain rompt brutalement avec ses apparitions précédentes, dépourvues de descriptions sentimentales, à tel point que la mère semble présente tout en étant ailleurs ; contrairement à Diana, personnage héroïque féminin par excellence, avec qui les dialogues en discours direct sont les plus nombreux et les plus sereins. Les échanges mère-fille sont minimes et retransmis la plupart du temps en discours indirect, excepté au tout début du roman et lors de l'épisode de la remontrance. La voix et le corps de la mère s'effacent peu à peu jusqu'à disparaître complètement derrière le mur où elle se consacre

2. Voir à ce sujet Longoni (2007).

à l'impression des exemplaires de la revue clandestine de l'organisation, *Evita Montonera* : « Ma mère, elle, ne met plus du tout le nez dehors. Sauf au moment des repas » (2007, p. 117). Sans l'expliciter, le roman soutient la thèse selon laquelle les véritables héros sont restés en Argentine et se sont sacrifiés, tandis que les autres doivent leur survie à la trahison ou l'exil.

Depuis cette perspective, et sans délégitimer la douleur de la narratrice, il est singulier de constater la virulence des propos échangés avec Chicha Mariani, la belle-mère de Diana, lors du retour de l'autrice en Argentine, de nombreuses années plus tard. Lors de cette rencontre, Laura n'envisage presque à aucun moment le contexte qui a pu pousser l'Ingénieur à révéler l'emplacement de la maison, comme s'il l'avait fait de plein gré. À cet égard, Chicha affirme : « Il a été arrêté et il s'est dit prêt à collaborer » (2007, p. 141). Cette simplification réductrice de la collaboration est surprenante, et quand bien même Laura émet l'hypothèse qu'il ait pu craquer sous la torture, elle ajoute un adverbe qui la banalise : « Avait-il infiltré le mouvement dès le début ou avait-il tout simplement craqué sous la torture ? » (2007, p. 142). Elle enchaîne avec une locution adverbiale qui confirme l'idée qu'aucune de ces deux hypothèses ne semblent justifier, à ses yeux, une telle trahison : « Quoi qu'il en soit, il savait qu'un bébé de quelques mois à peine habitait là. » (2007, p. 142). Ceci nous renvoie à la réflexion précédente : est-ce que Chicha Mariani a vraiment prononcé ces mots, banalisant à ce point l'acte de collaboration ? Et comment, en dépit des informations connues sur l'horreur des centres clandestins de détention (CCD), peut-on réduire cet acte à une question de volonté ?³

La dictature a instauré le terrorisme d'État qui a eu recours à des méthodes inédites de torture, de disparition et d'assassinat. *Manèges* met à jour des blessures toujours à vif et une difficulté sociale de s'affranchir du discours binaire diffusé dans les années 80, qui s'enracine dans l'horreur des témoignages qui a octroyé à ces récits une dimension invraisemblable et inaudible, rendant la survie presque unimaginable (Longoni, 2007, p. 29). La reproduction d'une telle dichotomie et d'une terminologie remise en question depuis maintenant plusieurs décennies dans un roman de 2007 est interpellant, et révèle l'envergure du traumatisme engendré par le pacte de silence qui empêche encore, 31 ans après et dans certaines circonstances, de dissocier langage et trahison.

3. Lors du procès La Cacha (2014), on apprend que l'Ingénieur était un militant Montoneros, spécialisé dans la construction de cachettes (*embutes*). Après être passé par plusieurs CCD, il est assassiné en décembre 1977 (Barrera, 2014, p. 1). Un ouvrage testimonial récent complète ces informations et indique qu'il aurait supporté la torture plus de 24 heures, mais que l'organisation n'aurait pas mis en place la logistique prévue dans ces cas-là (Valverde, 2012).

2. Le français de la renaissance

La persistance de cette dichotomie tout au long du roman explique pourquoi le pacte de silence a duré si longtemps et n'a pu être rompu que dans la langue de l'exil. Qu'est-ce qui a permis à l'autrice de garder un tel silence durant tant d'années et de survivre psychologiquement à cette période traumatisante ? La réponse, ce n'est pas dans *Manèges* que nous l'obtenons mais dans *Le bleu des abeilles* (2013) où affleure la relation de Laura à la langue française, qui apparaît comme une bouée de sauvetage dans la mer de silence espagnol où elle était immergée.

Sa volonté de s'approprier une nouvelle langue ressort clairement dans le roman. Elle tente, par ce biais, d'enfouir au plus profond de sa mémoire l'expérience d'une vie clandestine associée à la peur, à l'angoisse, au silence et à l'espagnol. C'est en Argentine que débute cette relation passionnelle avec une langue d'abord objet de tous les fantasmes – « Cette langue que je voulais faire mienne » (Alcoba, 2013, p. 15) – dans un contexte où il lui était vital de se projeter dans sa future vie en France. Cet amour presque charnel, qu'Alcoba revendique lors d'une interview, pour une langue dont la découverte des sons lui procurait « un plaisir physique » (Alcoba, 2020) se retrouve textuellement dans *Le bleu des abeilles* à travers la personnification systématique du français et de certains aspects spécifiques :

Car si c'est ce livre que j'ai choisi, ce n'est pas seulement à cause des abeilles et du bleu. *Les fleurs bleues* : j'adore ce titre. Tel quel. Si je pouvais, j'aimerais en parler à mon père sans y changer quoi que ce soit. J'aime chacune des lettres qui le composent, surtout le *e* silencieux à la fin du mot *bleues*. (...) Les *e* muets me fascinent depuis le début. Je les ai aimés dès les premiers cours de Noémie (...) J'ai aimé mon premier *e* muet comme tous ceux qui ont suivi. (Alcoba, 2013, p. 82-83)

Dans les lignes suivantes, elle complète la description de son amour pour les *e* muets qui l'« émeuvent », qu'elle « admire », comme s'ils étaient la personnification métonymique de la langue. Cependant, ce rapport amoureux au français engendre inévitablement des frustrations liées à la difficulté d'en atteindre immédiatement la maîtrise parfaite. À plusieurs occasions, elle ressent un sentiment de honte provoqué par son accent, révélateur de ses racines : « Cet accent, j'aimerais l'effacer, le faire disparaître, l'arracher de moi. » (Alcoba, 2013, p. 39). Cet accent, qui l'enracine encore dans les terres argentines qu'elle a quittées, l'empêchera, dans les premiers temps, de s'exprimer librement : « Dans la cour de mon école, pourtant j'essaie de ne pas trop parler. Je n'ai pas envie qu'on me repère » (2013, p. 38). La honte de la langue d'origine, associée à la peur et au silence, se transforme, par moment, en dédain : « voilà quelque chose que les voyelles, en espagnol, ne peuvent pas faire, quelque chose qui leur échappera toujours. » (2013, p. 83). À leur tour, la honte et le dédain lui fourniront une appréciation biaisée de ses propres origines dont elle fait presque un complexe :

Ce qui est bien avec Astrid, c'est qu'elle est vraiment française. (...) J'étais un peu déçue d'apprendre que son prénom n'était pas d'ici, j'ai hésité avant de révéler à ma mère son nom de famille, j'avais peur qu'elle me confirme que, comme nous tous, elle venait d'ailleurs. (Alcoba, 2013, p. 63)

Le rejet de sa langue, voire de ses origines, est peut-être l'une des étapes nécessaires pour atteindre son objectif linguistique, sans oublier une ténacité sans égal. Tous les jours, elle s'entraîne à prononcer « des mots compliqués » devant le miroir de la salle de bain, en évoquant ce jour certain où elle y arrivera, au futur de l'indicatif et non au conditionnel : « J'espère qu'un jour ça deviendra une habitude – j'y arriverai. » (2013, p. 40). Jusqu'au jour où, enfin, elle y arrive : « Mais un jour, pour la première fois, j'ai pensé en français. » (2013, p. 133). Cette première pensée en français est comme une délivrance qui l'extirpe d'un tunnel qu'elle pensait interminable. C'est d'ailleurs grâce à cet événement libérateur, pour ne pas dire fondateur – une nouvelle Laura est sortie de la chrysalide du silence – qu'elle pourra dépasser le blocage qu'elle ressentait vis à vis de son père, à qui elle n'arrivait pas à envoyer la photo qu'il souhaitait : « C'est très précisément la semaine suivante que j'ai réussi à glisser dans mon enveloppe du lundi l'image que mon père attendait depuis de si longs mois. » (2013, p. 137).

Bien qu'elle désire se jeter à corps perdu dans l'étude et la pratique du français, l'espagnol reste la langue du quotidien indispensable pour entretenir des relations familiales, notamment avec son père, emprisonné dans la prison de La Plata, avec qui elle entretient une correspondance hebdomadaire qui ne peut en aucun cas s'effectuer dans une langue incomprise de l'administration pénitentiaire⁴. La structure familiale participe donc activement au maintien de la pratique de l'espagnol mais, en contrepartie, elle entretient également la permanence d'une mémoire encombrante qu'elle prétend refouler, parfois en vain. Ainsi, la communauté d'exilés argentins, toujours plus nombreuse, lui rappelle inlassablement l'expérience de la clandestinité. En France, elle retrouve des visages familiers d'Argentine sans pouvoir mettre de noms dessus :

Ce que j'ai oublié, surtout, c'est sous quels noms je les ai connus. (...) Comme tous les autres, ils ont porté des noms de guerre transitoires. (...) Je crois même que je préfère ne pas m'en rappeler – nous sommes de l'autre côté de l'océan, maintenant, ce n'est pas plus mal que les anciens noms soient restés là-bas. (Alcoba, 2013, p. 89)

4. Il existe cependant des cas de lettres qui ont circulé dans une langue étrangère, mais il s'agissait de lettres clandestines qui arrivaient à esquiver les contrôles de censure. Sur cette question, nous invitons le lecteur à consulter l'ouvrage de Reati et Simón (2021) : *Filosofía de la incomunicación. Las cartas clandestinas de la Unidad Penitenciaria N°1 durante la dictadura*. (Córdoba, 1976-1979).

Le tiraillement de Laura entre l'espagnol du silence et de la peur et le français de la renaissance qui, selon ses dires, lui a permis de parler à nouveau « librement, avec une forme d'insouciance qu' [elle avait] perdue » (Alcoba, 2020), révèle le débat sous-jacent présent dans *Le bleu des abeilles* : celui qui oppose le devoir de mémoire et le droit à l'oubli, dont le premier semble concerner les adultes et le second, Laura. Car c'est ni plus ni moins ce qu'elle réclame : le droit de laisser derrière elle son passé outre-Atlantique, et avec lui les souvenirs et les marques de l'argentinité. Pour reprendre les termes de Ricœur, cette réclamation s'assimile à un « effacement des traces » (2000, p. 552) qui persistent à subsister (à travers les souvenirs, l'accent, etc.).

Évidemment, la réalité est loin d'être simple. Si les apparences montrent que seuls les adultes n'ont pas cette option, leurs décisions finissent inmanquablement par impacter Laura. L'engagement pour la diffusion des crimes contre l'humanité mené de front par un groupe d'exilés (dont la mère de Laura) ne la laisse pas indifférente. Lorsqu'ils dressent, par exemple, des listes exhaustives mais incomplètes sur le sort des compagnons disparus, assassinés, séquestrés ou dont on a absolument aucune nouvelle (Alcoba, 2013, p. 99), Laura tente aussi de les « graver » dans sa mémoire (2013, p. 99). Malgré sa volonté d'immersion linguistique et culturelle totale, les souvenirs et la réalité qui la connectent toujours à l'Argentine restent vivaces et source de sentiments contradictoires car ils sont liés à la question de « l'inscription », chère à Ricœur (2000, p. 554). Cette tentation de l'oubli et du silence, partagée par Semprun et bien d'autres qui ont vécu un traumatisme, est sans compter sur « la persistance des impressions premières en tant que passivités » que Ricœur décrit comme « la marque affective » des événements impactants qui nous restent en mémoire contre notre gré (2000, p. 554).

3. La rupture du pacte de silence

Les contradictions qui entourent le rapport à la langue et à l'expérience limite vécue en Argentine et transférée en partie en France – principalement visibles dans *Le bleu des abeilles* – sont les prémices de la rupture du pacte de silence accomplie dans *Manèges*. En s'efforçant de retenir les noms de disparus argentins alors que son profond désir est d'oublier et de s'immerger complètement dans une langue et une culture étrangère, elle s'attribue un rôle dont elle ne prend certainement pas encore la mesure, du haut de ses dix ans : celui de témoin.

La dédicace de *Manèges* à Diana Teruggi, assassinée le 24 novembre 1976, inaugure un témoignage qu'elle avait enfoui depuis plusieurs années : « Je m'étais promis de le faire un jour, mais plus d'une fois je me suis dit que le moment n'était pas encore venu. » (Alcoba, 2007, p. 13). Dès le départ en exil, le rôle assumé de conserver des noms en mémoire est révélateur des limites éthiques du droit à l'oubli qui régissait alors ses pensées. Certains événements et leurs protagonistes ne peuvent pas témoigner d'eux-mêmes et doivent donc être racontés par les survivants qui se convertissent, aux dires

de Marc Bloch, en « témoins malgré eux de leur temps » (Bloch dans Dauphin, 2002, p. 47). Quand on parle de survivants, on ne désigne pas seulement ceux qui ont survécu aux CCD et aux prisons nationales et fédérales, mais également les enfants nés en captivité et ceux qui se sont exilés pour échapper à une mort certaine. En ce sens, Laura Alcoba et sa mère sont des survivantes de « la maison aux lapins », dont la fonction serait, selon Annette Wieviorka, celle de « porteuses d'histoire » (2013, p. 118).

Le droit à l'oubli, Laura-enfant le sous-entend dans *Le bleu des abeilles* et Laura-adulte le confirme dans *Manèges* : « Si je fais cet effort de mémoire pour parler de l'Argentine des Montoneros, de la dictature et de la terreur à hauteur d'enfant, ce n'est pas tant pour me souvenir que pour voir, après, si j'arrive à oublier un peu. » (Alcoba, 2007, p. 14). Cependant, elle ne laisse planer aucun doute sur le fait qu'il s'agit d'une requête personnelle pour soigner ses propres blessures, sans perdre de vue que cette histoire la dépasse et doit être racontée. Dans les années 2000, quand elle s'est sentie prête, elle a constaté avec étonnement que le temps avait déjà fait son œuvre et que ces années à vouloir enfouir des souvenirs douloureux avaient été plus efficaces que prévu ; il était grand temps de s'ériger en porte-parole des passés sous silence, en « femme-mémoire » (Wieviorka, 2013, p. 118)⁵.

Si le but de cette prise de parole est « d'oublier un peu » cette « folie argentine », elle reste consciente que certains souvenirs resteront gravés dans sa mémoire. Et bien qu'elle décide de rompre le pacte de silence en français, elle ne peut le faire qu'en renouant avec sa langue d'origine. Ses recherches partiront d'un mot intraduisible et invisible dans les dictionnaires : *embute*. Propre au contexte dictatorial, il désigne ce qui est camouflé, une cachette où sont entreposés des objets/livres/messages pouvant compromettre la sécurité de la cellule militante. La réminiscence du mot *embute* pousse Laura à consulter de nombreux hispanophones qui sont incapables de l'éclairer sur la question. À l'instar de l'enfance clandestine, le mot *embute* est exclu des dictionnaires, invisible, et pourtant si familier. Elle finit par trouver des occurrences en lien avec les mouvements révolutionnaires des années 70-80 en Argentine, mais à aucun moment n'apparaissent les notions de réceptacle et de résistance au pouvoir autoritaire, alors qu'ils sont fondamentaux.

Ce point de départ linguistique, qui marque le retour à la mémoire, se trouve être également un carrefour que l'autrice ne semble pas avoir anticipé dans *Le bleu des abeilles*, où elle décide de faire du français la langue dominante et toute-puissante. Souvenons-nous que c'est dans ce roman que le climax est atteint lorsque la narratrice pense pour la première fois en français. Aurait-elle prédit que le français ne saurait être la langue exclusive pour raconter son histoire et surtout, pour la récupérer ? Ce qui nous conduit vers un questionnement plus général : dans quelle mesure le roman *Manèges* est-il une auto-traduction en français de l'expérience vécue en es-

5. Nous modifions la version originale de Wieviorka, qui parle d'« homme-mémoire », pour une question évidente de genre.

pagnol ? Nous nous engageons dans un sentier quelque peu escarpé qui mériterait un plus ample développement. Néanmoins, cette question nous permet de mesurer la complexité qui entoure le choix de la langue dans ce récit autofictionnel.

Si le mot *embute* est le déclencheur de notre réflexion (et la sienne), de nombreux autres termes et expressions idiomatiques en espagnol parsèment *Manèges*, et nous renvoient au concept d'hétérolinguisme développé par Rainier Grutman (1997). Ce néologisme, dépourvu de connotations politiques concerne exclusivement le domaine de la littérature et désigne « la présence dans un texte d'idiomes étrangers, sous quelques formes que ce soit » (Grutman, 1997, 37). Dans des travaux plus récents, Grutman s'intéresse à la traduction de l'hétérolinguisme et en identifie quatre types, en rappelant qu'il est fréquent qu'un traducteur les associe entre eux : a) le refus de traduire, b) l'effacement de ces passages par la traduction intégrale, c) la restitution des passages hétérolingues accompagnés d'une traduction, d) le déplacement de l'hétérolinguisme à l'aide d'un équivalent (2012, p. 58). En consonance avec notre réflexion, cette analyse met en évidence le fait que l'omniprésence de termes non-traduits répond à un choix de l'autrice qui reflète une prise de position vis à vis de sa langue, de sa culture d'origine, ainsi que du lecteur-interlocuteur qu'elle envisage. Partant du principe qu'Alcoba est l'auto-traductrice de sa mémoire en espagnol à partir d'un français maîtrisé à la perfection, il est presque logique de supposer son enclin pour les options b, c ou d. Or, bien que certains termes soient expliqués (*embute*, par exemple), la plupart ne le sont pas. Alcoba décide d'écrire en français, et pourtant, ce n'est pas la langue la plus adaptée pour transcrire toutes les subtilités du contexte dictatorial et de la culture argentine. En effet, tous les mots non-traduits appartiennent soit au domaine politico-militant (gorila⁶, *conducción*⁷, *Evita Montonera*⁸, phrases tirées de journaux de l'époque⁹, etc.), soit à la culture et aux coutumes argentines (*yerba*¹⁰, *matambre*¹¹, *tortitas negras*¹², *dulce de leche*, etc.).

Ce choix se justifie pour plusieurs raisons. D'abord, il est évident que l'explication exhaustive de toutes ces références pourrait perdre le lecteur et rompre la fluidité du style scriptural. Ensuite, selon Grutman, la non-traduction indique « l'ouverture culturelle du traducteur (et du public pour lequel il traduit) » (2012, p. 59), et s'inscrit dans un courant de traduction avant-gardiste, particulièrement actif dans les années 60-70, attentif à « ne pas étouffer la voix de l'Autre » (2012, p. 59). Enfin, cela révèle les divergences lexicales et culturelles que le français ne pourra jamais vraiment

6. Anti-peroniste (Alcoba, 2007, p. 130).

7. Terme désignant les hauts dirigeants de Montoneros (Alcoba, 2007, p. 130).

8. Revue de l'organisation imprimée clandestinement (Alcoba, 2007, p. 117).

9. « Es inminente el final. Está todo dicho » (Alcoba, 2007, p. 105). « La fin est imminente. Tout est dit ». Nous traduisons.

10. Herbe à maté (Alcoba, 2007, p. 131).

11. Pièce de bœuf (Alcoba, 2007, p. 95).

12. Viennoiserie argentine (Alcoba, 2007, p. 115).

résoudre. On s'aperçoit ainsi que le rejet de l'espagnol dès le départ en exil (exprimé principalement dans *Le bleu des abeilles*) et son corollaire – l'appropriation boulimique du français – ont évolué vers une revalorisation tardive de la langue d'origine qui s'avère être le point de départ crucial du travail de mémoire et la condition *sine qua non* pour son passage à l'écrit en français. Retournement de situation, s'il en est.

Depuis cette perspective, la présence de termes non-traduits dans *Manèges* nous empêche-t-elle de comprendre le témoignage de Laura ? Au contraire, la traduction de ces termes (principalement à l'aide de périphrases) participerait-elle à rendre compte de cette expérience argentine de façon plus juste et plus complète ? La réponse est non, car si l'on en croit la thèse de Marina Zviétaieva (dans Fédier, 2005, p. 487-488), selon laquelle il existerait deux traductions : celle d'une langue à une autre (la plus simple) et celle du « monde intérieur en signes extérieurs » (de loin la plus complexe), on constate, d'une part, que *Manèges* est bien la traduction du monde intérieur de Laura en signes extérieurs ; et, d'autre part, que cet exploit de traduction permet effectivement au lecteur francophone de comprendre l'enfance clandestine vécue en Argentine (et en espagnol) par Laura, en 1976. Les mots espagnols sont les échos de l'enfance de Laura restés tel quel dans sa mémoire et qu'elle a décidé de préserver dans sa langue maternelle, comme une réconciliation avec ses origines, dont elle a parfois douté d'être fière, appliquant ainsi instinctivement ce que Béatrice Salazar nomme le « mécanisme de conservation » propre à l'écrivain exilé, qui participe à la préservation de l'authenticité de la langue d'origine (1992, p. 127).

En revanche, si Laura avait opté pour un genre différent de l'autofiction, elle aurait certainement dû ajouter ces notes explicatives, car la dimension fiduciaire, au sens où l'entend Ricoeur, est clé dans un témoignage formel oral ou écrit : le témoin demande à être cru afin que des faits soient prouvés (2000, p. 205). Dans *Manèges*, le témoignage n'a pas pour but de faire emprisonner les responsables pénaux mais remet au centre de la discussion le débat sur l'importance de la langue du témoignage, et surtout, pour reprendre les termes d'Annette Wieviorka, « d'où témoigne-t-on ? » et « de quoi témoigne-t-on ? » (2013, p. 53). Nous ajouterons : pour qui ? Partir du français a garanti une visibilité de la parole et du témoin, qui a universalisé, en quelque sorte, l'expérience de l'enfance clandestine argentine. Certes, le choix du français fait par l'autrice a forcément conditionné et limité dès le départ la diffusion de ce récit testimonial. Mais l'impact social a rendu impérieuse et immédiate sa traduction en espagnol, par l'Argentin Leopoldo Brizuela (2008). Grutman rappelle, à juste titre, l'existence d'une hiérarchisation et de « relations de pouvoirs asymétriques entre les langues et les pays qui les parlent, les reconnaissent, les défendent ou les promeuvent » (2012, p. 63). Partant de ce principe, si *Manèges* avait été écrit en espagnol, en Argentine, le témoignage qu'il recèle aurait-il mis aussi peu de temps à traverser l'Atlantique, à être traduit en français et, par conséquent, à être entendu ?

4. Conclusion

En définitive, le roman *Manèges*, de Laura Alcoba, illustre l'idée de Georges Mounin selon laquelle, pour chaque personne, chaque mot n'est « que la somme de son expérience personnelle et subjective, sur l'objet désigné par ce mot » (1976, p. 26). Ce mot, *embute*, est la représentation symbolique et matérielle de l'expérience vécue par Laura enfant et de la mémoire qui lui est associée ; cette mémoire en espagnol qui a dû être extirpée de l'*embute* de « la maison aux lapins » pour être « traduite » dans cette langue chérie et choisie : le français.

On est tenté de comprendre que, face à la douleur, le droit à l'oubli est l'unique option pour survivre à l'expérience de la peur et du silence. Mais l'amour du français et l'immersion linguistique ne sauraient effacer complètement cette mémoire en espagnol qui perdure et se manifeste dans ses réminiscences les plus intraduisibles. Si le français lui a permis de renaître au langage et de sortir d'un mutisme que lui imposait un pacte de silence scellé en espagnol, le devoir de mémoire ne peut s'accomplir sans une réconciliation avec sa langue d'origine. C'est grâce à elle et au français, médiateur et garant de la mémoire que peut enfin être rompu le pacte de silence.

Enfin, il convient de rappeler que ce n'est pas seulement une histoire d'Argentine, ni vraiment une « petite » histoire que l'on lit dans *Manèges* ou *Le bleu des abeilles*, mais un récit qui confirme l'importance de la pluralité des témoignages, dont la fonction serait de se compléter et non de s'annuler ou se contredire. L'impact social de ce récit de vie a rendu indispensable sa traduction presque immédiate pour les lecteurs hispanophones hautement concernés par cette histoire. D'ailleurs, pour ce public particulièrement touché par ce témoignage qui parle pour tant d'autres, le sous-titre « petite histoire argentine », n'a pas été traduit...

RÉFÉRENCES

- Alcoba, L. (2007). *Manèges. Petite histoire argentine*. Paris : Gallimard.
- Alcoba, L. (2008-2018). *La casa de los conejos*. (L. Brizuela, trad.). Buenos Aires : Edhasa.
- Alcoba, L. (2013). *Le bleu des abeilles*. Paris : Gallimard.
- Alcoba, L. (2020). En français s'il me plaît ! Interview à Laura Alcoba. TV5 Monde. https://www.youtube.com/watch?v=fODbpk_kbF0
- Barrera, L. (2014). La lenta desaparición del 'Ingeniero' de Montoneros. *Infojus Noticias*. <http://www.infojusnoticias.gob.ar/provinciales/la-lentadesaparicion-del-ingeniero-de-montoneros-1743.html>
- Dauphin, C. (2002). Les correspondances comme objet historique. Un travail sur les limites. *Sociétés & Représentations*, 13, 43-50. <https://doi.org/10.3917/sr.013.0043>
- Fédier, F. (2005). L'intraduisible. *Revue philosophique de la France et de l'étranger*. Presses Universitaires de France. Tome 130, 481-488. <https://www.cairn.info/revue-philosophique-2005-4-page-481.htm>

- Gillespie, R. (1982). *Soldados de Perón*. Buenos Aires : Grijalbo.
- Grutman, R. (1997). *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*. Montréal : Fides
- Grutman, R. (2012). *Traduire l'hétérolinguisme : questions conceptuelles et (con)textuelles*. Dans M. A. Montout (dir.), *Autour d'Olive Senior. Hétérolinguisme et traduction* (p. 49-81). Angers : Presses de l'Université d'Angers.
- Longoni, A. (2007). *Traiciones, la figura del traidor en los relatos acerca de los sobrevivientes de la represión*. Buenos Aires : Norma.
- Mounin, G. (1976). *Linguistique et traduction*. Bruxelles : Dessart et Mardaga.
- Reati, F., et Simón, P. (2021). *Filosofía de la incomunicación. Las cartas clandestinas de la Unidad Penitenciaria N°1 durante la dictadura. (Córdoba, 1976-1979)*. Villa María : EDUVIM.
- Ricoeur, P. (2000). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Seuil.
- Salazar, B. (1992). La langue de l'exil dans la littérature d'Amérique Latine. *Exils et émigrations hispaniques au XX^e siècle, 1*. Paris : Centre de Recherches Hispaniques, 124-127.
- Valverde, E. (2012). *LOMJE : Historia de la resistencia de tres casas montoneras*. La Plata : De la Campana.
- Wieviorka, A. (2013) [1998]. *L'ère du témoin*. Paris : Plon.

RÉSUMÉ : Dans cet article, nous proposons une analyse du roman *Manèges* de l'autrice franco-argentine Laura Alcoba. Plus précisément, c'est le rapport à la langue française en tant qu'évocatrice de la mémoire argentine qui nous intéresse. Réduite au silence durant son enfance clandestine à Buenos Aires, Laura Alcoba trouve dans cette langue de l'exil une liberté inespérée afin de mettre des mots sur une expérience jusqu'à présent tue et innommée. En tant que médiatrice de la mémoire, la langue française semble l'unique solution pour renouer avec un passé dont l'expression en version originale serait probablement insurmontable pour l'autrice. La distance créée par le français – synonyme de liberté et renaissance – vis à vis de l'espagnol – synonyme de répression et silence – est la condition *sine qua non* pour que la mémoire, enfin, parle.

Mots-clés : mémoire, langue, répression, Argentine, écriture, exil, Laura Alcoba

Let memory speak! The French language and the end of the pact of silence in *Manèges* by Laura Alcoba

ABSTRACT: In this article, we will analyse the novel *Manèges*, written by the Franco-Argentinian author Laura Alcoba. More specifically, it is the connection with the French language, able as it is to echo the Argentinian memory, that will be the subject of this study. As she was silenced during her clandestine childhood in Buenos Aires, Laura Alcoba found an un hoped-for liberty in this language of exile, which she employed in order to put her experience, so far been silenced and unnamed, into words. As a medium of memory, the French language seems to be the only way to

reconnect with the past whose expression in the mother tongue would probably be insuperable for the author. The distance created by French – synonymous with liberty and rebirth – from the Spanish language – synonymous with repression and silence – is the necessary condition for her memory to be finally able to speak.

Keywords: memory, language, persecution, Argentina, writing, exile, Laura Alcoba